A QUELQUE CHOSE

MALHEUR EST BON

OU LA

GROUDA EN POLOGNE

PROVERBE

EN UN ACTE ET EN PROSE

PAR ALEX. DE TALGORD

Se vend au profit des pauvres de l'émigration polonaise

PARIS

IMPRIMERIE DE JULES CLAYE

RUE SAINT-BENOÎT, 7

—

1864

A QUELQUE CHOSE

MALHEUR EST BON

A QUELQUE CHOSE

MALHEUR EST BON

OU LA

GROUDA EN POLOGNE

PROVERBE

EN UN ACTE EN PROSE

PAR ALEX. DE TALGORD

Se vend au profit des pauvres de l'émigration polonaise

PARIS

IMPRIMERIE DE JULES CLAYE

RUE SAINT-BENOÎT, 7

—

1861

A MADAME

LA COMTESSE LISE PRZEZDZIECKA

MADAME,

Je ne me fais pas illusion sur le peu de mérite de cet essai; mais le placer sous votre patronage c'est en rehausser la valeur. Pardonnez-moi donc de vous dédier une œuvre destinée à secourir les nobles infortunes de vos compatriotes, et de saisir ainsi une nouvelle occasion de vous exprimer mon respectueux dévouement ainsi que ma vive reconnaissance pour toutes vos bontés.

ALEX. DE TALGORD.

Garny-Ostrew, 1/12 février 1861.

A QUELQUE CHOSE

MALHEUR EST BON

PERSONNAGES

LE COMTE LADISLAS PODZAMSKI, 29 ans.

LA PRINCESSE LISE KURCEWICZ, 20 ans.

NESTOR LOUBACKI, émigré, 60 ans.

LOUISON, femme de chambre de la princesse, 24 ans.

M. JEAN, intendant de Podzamski, 50 ans.

M. MACIEJ, serf et serviteur de Podzamski, 30 ans.

La scène se passe en Podolie, au château de Podzamski, au mois de novembre 1860.

La grouda est une croûte raboteuse qui se forme sur la terre au printemps et à l'automne, lorsque le sol, délayé par d'abondantes pluies, vient à être saisi subitement par de fortes gelées. Cette croûte, grâce à la nature du terrain, devient aussi dure que du granit. Pour faciliter la prononciation j'ai écrit le mot polonais, *gruda*, à la française : *grouda*. — Je dois avertir aussi que les noms polonais *Kurcewicz-Loubacki* doivent se prononcer comme s'ils étaient écrits en français : *Kourtsewitch-Loubatski*.

A QUELQUE CHOSE

MALHEUR EST BON

Le théâtre représente un salon richement meublé, mais négligé. Porte au fond, à droite et à gauche. Au fond, à gauche, une fenêtre donnant sur la campagne. Portrait d'un homme de trente ans suspendu à l'un des trumeaux. Sur le devant, à gauche, un bureau avec tout ce qu'il faut pour écrire. A droite, guéridon et fauteuil ; au fond, à gauche, un paravent.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACIEJ, puis PODZAMSKI[1].

MACIEJ, au lever du rideau, ferme une malle de cuir posée sur un riche canapé.

Ouf !... enfin voilà la dernière !

PODZAMSKI, entrant par la gauche.

Eh bien, Maciej, tout est-il prêt ?

MACIEJ.

La voiture est devant le perron, Monsieur le comte ; il ne reste plus qu'à atteler.

PODZAMSKI.

Comment ! une malle sur ce canapé ?...

1. Toutes les indications sont prises de la droite du spectateur.

MACIEJ.

Oh ! seulement le temps de la fermer; c'est plus commode.

PODZAMSKI.

C'est plus commode ?... Il est admirable de naïveté.

MACIEJ.

Dame ! Monsieur m'a dit : « Le principal en voyage, c'est d'avoir toutes ses aises. » Puisque nous faisons les malles, nous sommes en voyage, et alors...

PODZAMSKI.

Tu prends les tiennes ?

MACIEJ.

Oui, Monsieur.

PODZAMSKI.

L'imbécile !... Écoute...

MACIEJ.

Monsieur ?

PODZAMSKI.

Je t'emmène à l'étranger en récompense de ta bonne conduite.

MACIEJ.

Monsieur est bien bon.

PODZAMSKI.

L'étranger, vois-tu, c'est le soleil, le monde, l'éclat, la vie facile et douce, la liberté... le plus grand des biens !

MACIEJ.

Je l'ai entendu dire, Monsieur.

PODZAMSKI.

Et rien n'est plus vrai, Maciej. Mais à l'étranger il faut du

zèle et de l'activité. Écoute donc bien ce que j'attends de toi.

MACIEJ.

J'écoute, Monsieur.

PODZAMSKI.

Un bon serviteur doit prévenir les moindres désirs de son maître...

MACIEJ.

Les caprices aussi, Monsieur?

PODZAMSKI.

Les caprices surtout, Maciej ! La vie serait d'une insupportable monotonie, sans le caprice. C'est le caprice qui lui donne le piquant, l'imprévu, c'est-à-dire l'émotion et la poésie.

MACIEJ.

C'est drôle !...

PODZAMSKI.

Que vois-tu de drôle à cela ?

MACIEJ.

C'est qu'avec de telles idées, Monsieur le comte n'ait pas encore songé à se marier.

PODZAMSKI.

Me marier?... Et à quel propos?

MACIEJ.

Dame ! on prétend que rien n'est plus capricieux que les femmes.

PODZAMSKI.

Les femmes... je ne dis pas non ; mais le mariage, c'est un carcan qui étrangle nos moindres fantaisies !... Revenons à ce qui te concerne.

MACIEJ.

Je suis tout oreilles.

PODZAMSKI.

Un bon serviteur doit se lever avant l'aurore, afin de tout préparer pour le réveil de son maître...

MACIEJ.

Pourquoi si tôt, Monsieur? Vous ne vous levez jamais avant dix heures.

PODZAMSKI.

Tu oublies l'imprévu!... Après la toilette, servir le déjeuner, courir chez les marchands, porter les billets, attendre les réponses; le soir, suivre son maître aux concerts, aux spectacles, aux fêtes; l'attendre toute la nuit, sans broncher, le manteau sur le bras, puis au retour, mettre chaque chose en ordre dans la maison. M'as-tu compris?

MACIEJ, se grattant la tête.

Dame, Monsieur...

PODZAMSKI.

Qu'est-ce qui t'embarrasse?

MACIEJ.

C'est que dans tout ce que vous venez de dire, je ne trouve rien qui ressemble à la vie facile et douce que vous vantiez tout à l'heure, et quant à mes repas ou à mon sommeil, vous n'en avez pas soufflé mot.

PODZAMSKI.

Oh! pour cela, je me fie à ta gloutonnerie et à ta paresse. Du reste, tes gages seront doublés, et, pour te mettre à même de laisser en partant quelque argent à ta mère, voici une gratification. (Il lui donne quelques pièces d'or.) Va chercher mon café et fais-moi avertir dès que les chevaux seront attelés.

MACIEJ, lui baisant la main.

Merci, mon aimable maître; cet or va réjouir ma cabane. Maintenant je m'éloignerai avec moins de regrets de ce toit de chaume, bien humble, mais si aimé !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

PODZAMSKI, seul, le suivant du regard.

Le voilà tout ému... Il ne paraît pas ravi de partir... Il regrette sa cabane... Sa cabane! quand, moi, je brûle de quitter mon château!... Qu'ils sont heureux ces hommes!... Un peu d'aisance, voilà l'ambition des meilleurs... Pour les autres, l'ivrognerie remplace toutes les joies !... Ils ne sentent pas le poids qui nous écrase... Cette main de fer du destin qui nous condamne à l'immobilité dans notre richesse, qui fait de notre intelligence une véritable robe de Nessus nous consumant intérieurement, sans répandre autour d'elle la chaleur vivifiante de la civilisation; aussi, le ver rongeur de l'ennui ne les mord pas au cœur!... Ce bon Nestor Loubacki qui me mande de venir en hâte à Paris, qu'il veut me marier!... Oui certes, je pars!... (Montrant un papier.) Grâce à ce bienheureux passe-port j'irai, au gré de ma fantaisie, visiter la Rome antique ou le Paris moderne. Il me semble entendre déjà résonner le sifflet des locomotives, les éclats de rire de la Maison-Dorée, les hurrahs d'Empson. A défaut de gloire, savourons le bruit du monde, l'enivrement des plaisirs, mais me marier!... ajouter une chaîne aux fers qui nous oppriment!... Oh! non pas, cher Loubacki!... Votre intérêt pour le fils d'un ancien compagnon d'armes vous égare. Que ferais-je marié? grand Dieu!... Vivre dans ce pays où la corruption et la barbarie d'un gouvernement stupide semblent s'être alliées à un climat de fer pour

tout opprimer !... Et on appelle cela une patrie !... (S'arrêtant devant le portrait.) Ah ! pardon, pardon, mon noble père !... Je l'aime, vous le savez, cette terre que votre sang, comme celui de nos aïeux, rougit dans tant de combats livrés pour la liberté, la gloire et la foi... Mais je souffre d'y demeurer impuissant ; j'y souffre de notre décadence ; j'y souffre de tout ce que vous avez déposé en moi de noble, d'élevé et... d'inutile, hélas !...

SCÈNE III.

PODZAMSKI, MAGIEJ.

MACIEJ, posant un plateau sur le guéridon à droite

Voici votre café, Monsieur.

PODZAMSKI, s'asseyant.

C'est bien... A propos, quel temps fait-il ?

MACIEJ.

Un temps magnifique.

PODZAMSKI, vivement.

Que veux-tu dire ? Il pleut toujours, j'espère ?

MACIEJ.

Oh, non ! le soleil est resplendissant. Depuis cette nuit le vent souffle du nord ; un froid sec cristallise la terre ; les arbres brillent comme du sucre candi.

PODZAMSKI, courant à la fenêtre.

Grand Dieu ! mais alors c'est la grouda, l'horrible grouda qui nous menace !

MACIEJ.

Et une fameuse, je vous assure. Dans le jardin, ça va en-

core, mais sur la route, plus moyen d'avancer. Les hommes trébuchent, les chevaux s'abattent, les roues cassent. Arrive maintenant la neige quand elle voudra, nos froments n'ont plus rien à craindre.

PODZAMSKI, à la fenêtre.

Au diable tes froments, bourreau!... La grouda, mais c'est la captivité... Quel hideux complément de notre existence!...

MACIEJ, à part.

Caprice de la nature!...

PODZAMSKI.

Oui, c'est bien la grouda... Pas une anfractuosité du sol qui ne soit transformée en stalactite aigu!... Fatal privilége de cette terre fertile! Hier, grâce à la pluie, vrai bourbier où le plus léger véhicule n'avançait qu'à grand' peine; aujourd'hui, grâce à la gelée, la boue pétrifiée semble une ébullition de boulets et de baïonnettes plus dures que du granit, et sur laquelle les piétons eux-mêmes peuvent à peine cheminer!... Avec cela, pas une chaussée! Voici pourtant cent ans que nous payons pour en avoir!... Et vous voulez que l'on vous aime, Messieurs de l'ornière?... Non, je me trompe, vous ne tenez qu'à être vantés, et l'or de nos provinces va frayer le chemin d'élogieuses réclames dans les gazettes soi-disant indépendantes de l'Occident!... Nous en avons pour trois ou quatre jours, n'est-ce pas, Maciej?

MACIEJ.

Oh! si Dieu envoyait de la neige, grâce aux traîneaux on se moquerait des routes.

PODZAMSKI.

C'est vrai, en Russie Dieu est le vrai, le seul directeur des ponts et chaussées, le grand réparateur de l'incurie hu-

maine. Puisse-t-il ne pas oublier trop longtemps notre malheureux coin de terre!... En attendant, que devenir?... Lire?... mais dans ma bien-aimée patrie chacun vous emporte un livre sans se soucier de vous le rendre; je ne sais vraiment s'il reste un seul volume dans ma bibliothèque... Si je faisais venir mon intendant pour examiner ses comptes?... Ce serait entreprendre une excursion dans un monde inconnu où les fâcheuses découvertes pourraient bien abonder... Il me vole, dit-on, ce brave M. Jean...

MACIEJ.

Oui, Monsieur.

PODZAMSKI.

Hein ?

MACIEJ.

Je croyais que monsieur m'interrogeait.

PODZAMSKI.

Il paraît que c'est public... eh bien, tant pis! il vaut autant en avoir le cœur net. (A Muciej) Appelle M. Jean.

MACIEJ.

De suite!... (Revenant sur ses pas) Si j'osais, je prierais Monsieur le comte de...

PODZAMSKI.

De quoi?

MACIEJ.

De me faire payer mes gages...

PODZAMSKI.

Qu'est-ce à dire?

MACIEJ.

Dame ! depuis deux ans nous n'avons rien reçu, ni moi ni les autres.

PODZAMSKI.

Ce n'est pas possible !

MACIEJ.

C'est la pure vérité.

PODZAMSKI.

C'est bien... va... j'y veillerai.

SCÈNE IV.

PODZAMSKI, seul.

Voilà une singulière découverte !... je suis curieux d'en avoir l'explication... En attendant, répondons à ce bon Loubacki au sujet de ce mariage. (Il se met au bureau à gauche, et continue, tout en écrivant.) Il est bon que mon refus me précède à Paris... Quelle fatalité ! n'être qu'à quarante werstes des chaussées de la Galicie et se voir retenu par la grouda... Dans de tels moments le regret de n'être pas marié se glisserait presque dans le cœur ; au moins on aurait une compagne d'infortune... (Posant la plume.) Au fait, ai-je raison de repousser l'offre de ce bon vieillard ?... Une veuve, dit-il !... singulière anomalie de notre nature !... moi qui ai toujours aspiré à être aimé d'une veuve, quand il s'agit de mariage ce titre me remplit d'épouvante ! Après tout, c'est naturel... on préfère puiser soi-même dans l'urne du destin un numéro que nulle main étrangère n'ait encore froissé... Allons, le sort en est jeté... je refuse...

(Il se remet à écrire.)

SCÈNE V.

PODZAMSKI, M. JEAN.

M. JEAN.

Monseigneur m'a fait appeler?

PODZAMSKI.

Ah ! c'est vous, mon cher monsieur Jean? Vous voyez l'homme le plus contrarié du monde.

M. JEAN.

Monsieur le comte aurait-il fait quelque perte d'argent?...

PODZAMSKI.

Vous n'y êtes pas. La grouda m'empêche de partir!... eh bien, vous voilà tout attendri?

M. JEAN.

Puis-je voir sans douleur mon noble maître attristé ?... Ça a-t-il le sens commun qu'un riche seigneur soit ainsi arrêté dans ses projets comme un simple mortel?

PODZAMSKI.

Devant la nature tous les hommes sont égaux, monsieur Jean... mais laissons cela; je voudrais me distraire.

M. JEAN.

Bonne idée!... il y a justement de passage une bande de Bohèmes qui soufflent passablement dans leurs cornets de cuivre.

PODZAMSKI.

En fait de musique, j'aime celle qui charme et non celle qui brise le timpan.

M. JEAN.

Monseigneur a mille fois raison!... on pourrait envoyer les Cosaques chercher quelques jeunes filles du village; il y en a qui dansent merveilleusement, et même dans le nombre une certaine Maszia est faite pour réjouir les yeux.

PODZAMSKI.

C'est une idée; mais que diraient mes paysans s'ils me voyaient attirer chez moi leurs filles ?

M. JEAN.

Ce serait un grand honneur pour de telles brutes.

PODZAMSKI.

Ces brutes, monsieur Jean, sont des pères et des mères : s'ils sont pauvres, ne leur ravissons pas le seul bien qu'ils possèdent; respectons leurs enfants.

M. JEAN.

C'est parler en grand seigneur, aussi je leur répète toujours quand ils viennent se plaindre de leur sort : Comment, misérables, n'êtes-vous pas trop heureux d'appartenir à un maître si bon, si humain, si généreux, si...

PODZAMSKI.

Laissons là mes vertus et revenons à nos affaires.

M. JEAN.

Je ne saurais plus proposer qu'une partie de préférence avec le docteur et le curé.

PODZAMSKI.

En fait de préférence, je préfère causer avec vous, mon bon monsieur Jean. Vos affaires sont prospères, dit-on, vous avez acheté depuis peu deux villages.

M. JEAN.

Deux bien petits villages, je vous assure.

PODZAMSKI.

Je ne vous blâme pas. Je me réjouis au contraire de cet esprit d'ordre qui, sans doute, aura présidé aussi à la gestion de mes affaires. Puisque la grouda me retient ici, je serais bien aise de savoir où elles en sont.

M. JEAN, à part.

Au diable la grouda!... (Haut.) Il faudrait une semaine pour débrouiller tout cela.

PODZAMSKI, prenant un registre sur le bureau.

N'importe, essayons toujours... Tiens, qu'est-ce là ? vingt mille roubles pour un moulin américain ! Vingt mille roubles! mais c'est énorme... mon voisin de Lewada les construit pour six mille.

M. JEAN, embarrassé.

Il a fallu recommencer deux fois les constructions... l'architecte est un âne...

PODZAMSKI.

Pas plus tard qu'hier, vous m'en faisiez le plus grand éloge...

M. JEAN.

Pour le caractère, Monseigneur, pour le caractère... oh! c'est un charmant garçon!

PODZAMSKI.

Passons... mais, dites-moi : est-il vrai que depuis deux ans aucun de mes domestiques n'a reçu un sou de ses gages?

M. JEAN, à part.

Voilà donc d'où lui vient la fantaisie de regarder à ses comptes! (Haut.) Il est possible qu'il soit dû quelque chose à quelques-uns... Je ne me rappelle pas trop... Auquel, par exemple.

PODZAMSKI.

Mais à tous, Maciej tout le premier.

M. JEAN, à part.

Maciej se sera plaint, il me le payera!... (Haut.) Il est vrai, je me rappelle maintenant. Mais Monsieur le comte m'écrivait de l'étranger lettre sur lettre pour demander de l'argent; les domestiques ne perdaient rien pour attendre...

PODZAMSKI, se levant.

C'est trop fort! ainsi vous livriez à mes plaisirs l'argent de ces malheureux?... vous me faisiez passer à leurs yeux pour un maître déloyal? Tenez, je ne sais ce qui me retient de vous... (A part.) Que faire?... au moment de partir, le chasser... impossible! Avant tout, soldons cette dette qui me soulève le cœur.

(Il sonne.)

SCÈNE VI.

PODZAMSKI, MACIEJ, M. JEAN.

PODZAMSKI.

Mes gens sont-ils en bas?

MACIEJ, hésitant.

Pour dire vrai, ils y sont tous... mais..

PODZAMSKI.

Parle donc!...

MACIEJ.

Dame, ils éprouvaient tant de chagrin de voir partir un si bon maître, qu'ils ont voulu boire à son heureux voyage, et maintenant ils sont tous...

PODZAMSKI.

Ivres, n'est-ce pas?

MACIEJ.

Ça se pourrait bien, car ils sont étendus dans la crédence et dorment comme des souches.

PODZAMSKI.

Touchante marque de dévouement! (A M. Jean.) N'importe, allez, Monsieur, et que dans deux heures tous mes gens soient intégralement payés; vous m'entendez?

M. JEAN.

Parfaitement, Monseigneur.

PODZAMSKI, à Maciej.

Toi, va dire à l'écurie de préparer les traîneaux, que je puisse partir au premier signal. Ensuite tu me serviras à déjeuner dans ce salon. (Montrant le bureau.) Que personne ne touche à ces papiers... Ah! si quelqu'un vient, aie soin de dire que je suis parti.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

MACIEJ, M. JEAN.

M. JEAN.

A nous deux maintenant!... C'est donc toi, canaille... vaurien... paresseux, ivrogne, qui t'avises de porter plainte contre moi?

MACIEJ.

Moi?... je n'ai rien dit...

M. JEAN.

Tu n'as rien dit? Je t'apprendrai à mentir, animal, tiens! (Il lui donne un soufflet.) attrape!...

(Il lui donne un coup de pied.)

MACIEJ, se sauvant.

Holà! seigneur... pardon... grâce.

M. JEAN.

Silence, vil serf!... au fait, je suis bien bon de me salir la main en te touchant, quand le knout peut me faire raison de ton insolence, et tu en tâteras...

(Il sort en le menaçant.)

SCÈNE VIII.

MACIEJ, seul.

Ah! quel infâme coquin!... salir ta main en me frappant au visage!... O liberté!... quand viendras-tu nous arracher à cette odieuse servitude?... nous soustraire aux horribles tentations

de la vengeance?... Ils nous appellent brutes... et voilà comment ils se comportent! ils nous regardent et nous traitent plus durement que des bêtes de somme!... Nos maîtres parlent volontiers de liberté, et souvent à table je les entends tonner contre les rois; mais pour la plupart ils nous abandonnent, nous, leurs sujets, à la rapacité, à la cruauté d'un monsieur Jean hypocrite, voleur, débauché... et voilà notre histoire!... N'importe, j'ai bien fait de parler à Monseigneur de nos gages, peut-être ouvrira-t-il les yeux sur le compte de ce coquin... Ma foi, si le Jean est chassé, ce sera bien à la grouda que nous devrons ce bienfait. (Allant à la fenêtre). Tiens! une voiture arrêtée sur la route... Oui, oui, fouette tant que tu voudras, tes chevaux n'avanceront pas... Bon! en voilà un par terre... il ne peut plus se relever... Ah! les voyageurs se décident à descendre... rien que deux femmes... Oh! oh! elles se dirigent vers le château... et Monseigneur qui veut qu'on le croie parti!... que leur dirai-je?... Les renvoyer par ce froid, ce serait cruel, et puis des femmes!... Monsieur le comte pourrait bien se fâcher en l'apprenant... le mieux est d'aller faire ma commission aux écuries; en passant par la petite porte, je les éviterai; comme cela, qu'elles entrent, restent ou s'en aillent, on n'aura rien à me reprocher.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE LISE KURCEWICZ, LOUISON.

LA PRINCESSE, enveloppée d'une pelisse venant du fond.

Comment, personne non plus dans ce salon!... c'est à n'y rien comprendre. N'importe, arrêtons-nous ici.

(Elle ôte sa pelisse.)

LOUISON, un carton à la main et sa cage traînant après elle.

Oh! c'est une horreur!... une cage toute neuve... grâce à cette maudite portière, la voici en loques.

LA PRINCESSE.

Voilà un beau malheur!...

LOUISON.

Certes, oui, Madame, un vrai malheur!... Pour nous autres Parisiennes la cage c'est, comme qui dirait, le drapeau de la France; et l'on tient à l'honneur de son pays.

LA PRINCESSE.

Console-toi, il y en a une à moi dans ce carton; je te la donne.

LOUISON.

Ah! merci, Madame... je vais la passer tout de suite.

LA PRINCESSE.

Là, devant moi?

LOUISON.

Oh! c'est vrai... mais tenez, derrière ce paravent... le permettez-vous?

LA PRINCESSE.

Et si l'on entrait?

LOUISON, passant derrière le paravent.

C'est l'affaire d'un instant... et puis, à la guerre comme à la guerre.

LA PRINCESSE, s'asseyant à droite.

Vraiment, on dirait que tout se réunit pour contrecarrer mon voyage. Les affaires de la succession de mon mari, si longues à terminer, mon passe-port, si lent à m'arriver, et pour

comble cette affreuse grouda qui m'arrête net à quelques werstes de la frontière!... Sais-tu bien, Louison, qu'une personne superstitieuse verrait là comme un avertissement de la Providence! et si je ne craignais d'affliger mon oncle, dont les instances m'ont décidée à ce voyage, je serais tentée de retourner sur mes pas.

LOUISON, reparaissant.

Chassez une pareille idée, Madame. Votre oncle me paraît très-raisonnable. D'abord, il ne vous a jamais vue, et c'est bien le moins, quand on a une aussi charmante nièce, de désirer la connaître. Comme émigré il ne peut venir à vous, c'est donc à vous d'aller à lui.

LA PRINCESSE.

C'est bien là ce qui m'a décidée. Mon oncle, Nestor Loubacki, est mon seul parent, et bien qu'il ne me connaisse pas, ses lettres respirent une si touchante tendresse, un intérêt si vrai pour tout ce qui me touche, qu'il eût été mal de résister à ses instances. Puis, il veut me parler d'un projet qui fut, dit-il, le rêve de ma mère et auquel rien ne s'opposerait plus. Je ne dois donc pas hésiter.

LOUISON.

Voyez-vous, Madame, votre oncle se sera dit : Ma nièce Lise, née dans l'exil, a passé une triste enfance en Sibérie. Devenue orpheline de père et de mère, ruinée par la confiscation, elle a été recueillie par le prince Kurcewicz. Dès lors sa jeunesse s'est écoulée au fond de la Podolie, près de ce seigneur, riche et bon sans doute, mais vieux et impotent, qui, n'attendant pas qu'elle eût accompli ses seize ans, s'empressa de transformer sa jeune pupille en garde-malade en lui donnant un titre pompeux d'épouse. Après quatre années d'une

telle union, la voici libre, jeune, belle, riche, spirituelle et bonne. Il est temps que cette perle cachée apparaisse dans le monde, et le monde n'a pas de scène plus digne de vous, Madame, que Paris.

LA PRINCESSE.

Ne paraîtrai-je pas bien provinciale à ce monde parisien, façonné depuis des siècles à la grâce, à l'aisance, à la conversation vive et légère?

LOUISON.

Oh! rassurez-vous, je ne vous donne pas un mois de séjour à Paris pour y devenir la reine de la mode, pour y faire tourner toutes les têtes.

LA PRINCESSE.

Je ne suis ni ambitieuse ni coquette, Louison.

LOUISON.

Bah! nous disons toutes cela, Madame, mais une fois lancées nous nous piquons au jeu; puis, comme dit le proverbe, l'appétit vient en mangeant, et alors ce n'est plus un ou deux soupirants qu'il nous faut à nos pieds, ce sont tous les hommes.

LA PRINCESSE.

Tous!.., c'est beaucoup.

LOUISON.

Je dis tous; un seul qui nous échappe nous paraît une défaite.

LA PRINCESSE.

Je ne te savais pas tant d'expérience?

LOUISON.

Ma première maîtresse était une actrice, et l'on s'instruit

vite à pareille école, Madame, pourvu que l'on ne soit ni trop sotte ni trop laide.

LA PRINCESSE.

Et tu n'es ni l'une ni l'autre.

LOUISON.

Aussi, malgré les profits, j'ai bientôt quitté une place où je sentais que mon éducation pourrait être poussée trop loin.

LA PRINCESSE, se levant.

Ceci fait honneur à ton jugement... mais comprends-tu, dis-moi, qu'en venant ici nous n'ayons rencontré personne ni dans l'antichambre ni dans les salons? On dirait une maison abandonnée.

LOUISON.

Abandonnée? oh! non; comment expliqueriez-vous alors la présence d'une calèche de voyage devant le perron?

LA PRINCESSE.

En effet, cette calèche semble dire: arrivée ou départ... lequel des deux, c'est plus difficile à deviner.

LOUISON.

Nullement! Les roues sont propres, donc on n'a pas voyagé, donc on veut partir, donc on est ici.

LA PRINCESSE.

Alors l'absence de tout être vivant devient un mystère. On dirait vraiment qu'un bon génie a fait surgir de terre ce manoir dans la seule pensée de nous y offrir un confortable asile.

LOUISON.

Le fait est que le gîte est splendide. Quels beaux meubles! les belles porcelaines!... et comme il fait bon! les poêles sont brûlants.

LA PRINCESSE, regardant le portrait.

Voilà une noble figure!... quelle expression douce et fière à la fois!...

LOUISON.

C'est peut-être là notre enchanteur, Madame? (Faisant une grande révérence au portrait.) Illustre seigneur, madame la princesse Lise Kurcewicz, ma noble maîtresse et la plus charmante veuve des quatre parties du monde, ainsi que moi, son humble servante, nous vous rendons mille grâces pour votre prévoyante hospitalité. Mais, pour que nous ne mettions pas de bornes à notre reconnaissance, vous devriez bien nous faire servir à déjeuner.

LA PRINCESSE.

Folle que tu es!

LOUISON, poussant un cri.

Ah!... plus de doute, le château est enchanté... Voyez plutôt, le déjeuner arrive!

(Paraît Maciej portant un plateau.)

SCÈNE X.

LA PRINCESSE, LOUISON, MACIEJ.

LA PRINCESSE.

Enfin nous allons savoir à quoi nous en tenir. (A Maciej.) Dites-moi, mon ami, à qui appartient ce château?

MACIEJ, posant le plateau sur le guéridon.

Au comte Ladislas Podzamski, Madame.

LA PRINCESSE, à part.

Podzamski! le même dont me parle mon oncle... celui qu'il désire me voir épouser!... Ma présence ici est d'une inconvenance... (Haut.) Le comte est-il chez lui?

MACIEJ.

Il est parti.

LA PRINCESSE, à part.

Ah! je respire... (Haut.) Depuis longtemps?

MACIEJ, hésitant.

Diable! je ne m'attendais pas à cette question-là...

LA PRINCESSE.

Eh bien?

MACIEJ.

Je ne me souviens pas trop... hier, je crois, ou plutôt... ce matin.

LA PRINCESSE.

Il y a pourtant quelqu'un à la maison?

MACIEJ, se grattant la tête.

Non, Madame.

LA PRINCESSE.

Alors, pour qui donc ce déjeuner?

MACIEJ, déconcerté.

Ce déjeuner... c'est... pour ces dames.

LA PRINCESSE.

Ces dames, et il n'y a qu'un couvert?

MACIEJ.

Tiens... c'est juste... je me suis trompé.

LOUISON.

Nous avons vu cependant en bas une calèche de voyage; elle doit être à quelqu'un.

MACIEJ, d'un air fin.

Une calèche... Ah! je vais vous dire. Mon maître comptait partir pour Paris, la grouda est survenue... pas moyen de rouler... alors il aura laissé là sa voiture et sera parti à pied.

LOUISON.

A pied!... pour Paris... par ce temps... Il a du toupet, ton maître!

MACIEJ.

Je vous en réponds, vingt-neuf ans, grand, beau, fort comme feu son père, dont voici le portrait.

(Il indique le cadre suspendu au mur.)

LA PRINCESSE, regardant avec attention le portrait.

Ah! c'est là le portrait de son père...

LOUISON.

Enfin, qui t'a ordonné de nous servir à déjeuner?

MACIEJ.

C'est... c'est l'intendant.

LA PRINCESSE.

Alors, dis-lui qu'une dame désire lui parler.

MACIEJ.

Tout de suite, Madame. (A part, en s'en allant.) Elles sont terribles, ces femmes-là, avec leurs questions !

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LOUISON, LA PRINCESSE.

LOUISON.

Avez-vous remarqué l'air embarrassé de cet imbécile, Madame ? Il y a quelque mystère là-dessous...

LA PRINCESSE.

En tout cas, ce mystère ne saurait me concerner. Le comte Podzamski ignorait aussi bien que moi-même que je dusse m'arrêter chez lui. (Voyant Louison lire un papier pris sur le bureau.) Que lis-tu là ?

LOUISON.

Une lettre des plus drôles...

LA PRINCESSE.

Mais c'est très-indélicat !...

LOUISON.

Oh ! Madame, écoutez donc...

LA PRINCESSE.

Non, te dis-je...

LOUISON, lisant.

« Mon cher Loubacki... »

LA PRINCESSE.

Hein?

LOUISON.

C'est ainsi qu'elle commence, et on dirait qu'elle vous concerne.

LA PRINCESSE.

Que dis-tu?

LOUISON, lisant.

« Mon cher Loubacki, vous me dites d'arriver au plus tôt à Paris; vous voulez, dites-vous, assurer mon bonheur en me faisant épouser une veuve jeune, belle, riche, pleine de vertus et de plus votre proche parente... » (Parlé.) Qu'en pensez-vous, Madame?

LA PRINCESSE.

Continue... continue...

LOUISON, lisant.

« Je me suis toujours senti peu d'inclination pour le mariage. » (Parlé.) Voyez-vous le dégoûté!... (Lisant.) « J'ai plus fréquenté les coulisses que les salons, et sans jamais y perdre mon cœur... » (Parlé.) Voilà un homme qui a de l'esprit! (Lisant.) « J'y ai trop pris l'habitude du sans-gêne pour songer sans effroi aux sacrifices qu'entraînerait l'état de mari. D'ailleurs, je vous l'avoue, le titre de veuve me cause une appréhension véritable. » (Parlé.) L'impertinent! on lui offre une femme charmante et riche à millions...

LA PRINCESSE.

Évidemment, il n'est point intéressé... achève.

LOUISON, *lisant.*

« Une veuve ne saurait se défendre de faire des comparaisons; toutes, je le sens, ne tourneraient pas à mon avantage... » (*Parlé.*) Si le prince Kurcewicz lisait cela, il serait bien étonné!

LA PRINCESSE.

Pas un mot sur le prince, Louison; avant d'être mon mari il fut mon bienfaiteur, et ne prit ce titre d'époux que pour mieux m'assurer la possession de ses biens... Il n'y a plus rien?

LOUISON.

Rien... si ce n'est la date : château de Podjamski $\frac{18}{30}$ novembre 1860.

LA PRINCESSE.

Mais le 18 novembre, c'est aujourd'hui même!

LOUISON.

Preuve que ce domestique vous trompait.

LA PRINCESSE.

Ah! mon Dieu! après ce que je viens d'apprendre, je ne saurais sans inconvenance rester ici... il faut partir sur-le-champ...

LOUISON, *regardant par la porte à gauche.*

Madame, Madame, voici quelqu'un qui vient par cette galerie...

LA PRINCESSE.

Ah! je voudrais être à cent lieues d'ici.

SCÈNE XII.

PODZAMSKI, LOUISON, LA PRINCESSE.

PODZAMSKI, à part, apercevant Louison.

Un joli minois, vraiment, et des plus fripons... (Apercevant la princesse.) Eh! mais sa compagne est charmante!... Qui cela peut-il être... (Haut.) Excusez-moi, Mesdames, on me prévient à l'instant de votre arrivée.

LA PRINCESSE.

Le comte Podzamski est parti, nous a-t-on dit; vous êtes sans doute son intendant, Monsieur?

PODZAMSKI.

Son intendant!... (A part.) Au fait, puisqu'on a dit que j'étais parti... (Haut.) Oui, Madame.

LOUISON, bas à la princesse.

Il ment, Madame; voyez comme il ressemble au portrait... c'est le comte lui-même, j'en mettrais ma main au feu.

PODZAMSKI.

Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

LA PRINCESSE, bas à Louison.

Je ne sais que répondre...

LOUISON, bas à la princesse.

C'est un joli garçon, Madame, à votre place je dirais la vérité.

LA PRINCESSE, de même.

Y penses-tu! Après ce que je viens d'apprendre, pour rien

au monde je ne veux être connue... réponds ce que tu voudras.

PODZAMSKI, à part.

On dirait que ma question les embarrasse.

LOUISON, à part.

Je ne sais qu'inventer... Ma foi, tant pis! à trompeur trompeur et demi. (Haut.) Nous sommes deux artistes dramatiques, monsieur l'intendant, nous nous rendons... à Varsovie. (Voyant la princesse faire un geste d'impatience.) Dame, je vous obéis.

PODZAMSKI, à part, désignant Louison.

C'est singulier... celle-ci on pourrait la croire, mais l'autre n'a rien qui sente les coulisses... (Haut.) La grouda nous vaut sans doute le plaisir de vous voir, mesdames, et je m'en réjouis pour ma part. (A Louison.) Vous êtes Française, Mademoiselle?

LOUISON.

Oui, Monsieur, artiste du Gymnase.

PODZAMSKI.

Vos emplois sont ceux...

LOUISON.

De soubrette.

PODZAMSKI.

Et votre tournure est faite pour leur garantir de grands succès.

LOUISON, à part.

Il est fort aimable cet homme-là!...

PODZAMSKI, passant près de la princesse.

Quant à vous, il suffit de vous voir, Madame, pour deviner

qu'enfin mademoiselle Mars a trouvé une digne héritière de sa grâce et de sa distinction.

LOUISON.

Vous êtes mauvais physionomiste, mon cher Monsieur; madame est prima donna et non comédienne... elle arrive d'Italie.

PODZAMSKI.

Alors je vois que toutes les royautés échappent à ma pauvre patrie.

LA PRINCESSE.

Pourquoi donc, Monsieur?

PODZAMSKI.

Vous apparaissez, Madame, et nos blondes Polonaises ne sauraient plus prétendre au sceptre de la beauté.

LOUISON, *souriant.*

Oui, en ce moment l'Italie me paraît en train de tout conquérir, monsieur l'intendant.

PODZAMSKI.

Dites qu'elle est en veine de générosité, puisqu'elle nous accorde la présence de... (*A la princesse.*) Pardon, Madame, j'ignore encore votre nom...

LA PRINCESSE, *à part.*

Quel supplice!... (*Haut.*) Lise Pratolino.

PODZAMSKI.

Noms charmants comme celle qui les porte. (*A Louison.*) Et vous, ma belle enfant?

LOUISON, cherchant.

Louise... de La Vallière... (A part.) Je ne mens pas; c'est là que je suis née.

PODZAMSKI.

Malpeste!... rien que cela... mais pas encore de la Miséricorde, je suppose?

LOUISON.

Hein?... je ne comprends pas...

PODZAMSKI.

Ce n'est pas nécessaire... (A part.) Comment l'éloigner?... je donnerais je ne sais quoi pour causer avec cette Italienne.

LA PRINCESSE.

Notre présence peut causer de l'embarras, notre voyage est pressé...

PODZAMSKI.

Vous ne connaissez pas notre pays, Madame; avec la grouda, nul moyen de voyager. Il faut vous résigner à attendre ici que la neige ou un dégel vous rende la liberté. Je vais faire préparer des appartements, commander votre dîner et faire amener votre voiture.

LA PRINCESSE, vivement.

Elle est au cabaret du village... il vaut mieux qu'elle y reste.

PODZAMSKI.

Du moins, j'enverrai prendre vos effets.

(Il sonne : paraît Maciej.)

LA PRINCESSE, bas à Louison.

Mon Dieu, que faire? Mes gens non prévenus vont parler.

LOUISON, de même.

Soyez sans crainte, je l'empêcherai bien... (Haut.) Pardon, Monsieur l'intendant, c'est moi qui ai les clefs de la voiture, j'irai moi-même.

PODZAMSKI, à part.

Elle ne pouvait me servir plus à souhait! (Haut.) Maciej, accompagne Mademoiselle; tu feras porter les objets qu'elle te désignera dans l'appartement d'honneur.

(Maciej emporte le plateau et sort avec Louison.)

LA PRINCESSE, bas à Louison.

Grâce à ton étourderie, me voici dans une jolie position... Ne perds pas une minute au moins!

LOUISON.

Le temps d'aller et venir, Madame (A part.) Elle a beau dire, à sa place ce tête-à-tête ne me déplairait pas.

(Elle sort avec Maciej.)

SCÈNE XIII.

LA PRINCESSE, PODZAMSKI.

LA PRINCESSE, à part.

C'est le comte, je ne puis en douter... Que va-t-il me dire? et que pensera-t-il de moi si jamais il apprend la vérité?

PODZAMSKI, à part.

Quel regard enchanteur!... Que de distinction!... Tout à l'heure je brûlais de me trouver seul avec elle, maintenant j'ai peine à contenir mon émotion... Je ne sais comment l'abor-

der... Il faut pourtant rompre ce silence qui doit lui paraître ridicule... (Haut à la princesse.) Vous semblez préoccupée, Madame, je comprends votre désappointement sans pouvoir le partager, mais soyez certaine que je ferai de mon mieux pour rendre votre séjour ici le moins ennuyeux possible.

(Il avance un fauteuil à la princesse.)

LA PRINCESSE, s'asseyant.

Merci, Monsieur, je ne redoute pas l'ennui; partout où l'étude est permise, il ne saurait pénétrer.

PODZAMSKI.

Vous ne serez que trop forcée d'y recourir, je le crains, car notre pays doit paraître bien triste et bien monotone à une personne habituée, comme vous, à vivre sous le ciel étincelant de l'Italie, à jouir des triomphes de la beauté et du talent.

LA PRINCESSE.

Mon Dieu, mes triomphes n'ont pas jeté un grand éclat, et, quant au ciel de la Pologne, un peu d'indulgence pour mes faibles talents me le fera facilement aimer.

PODZAMSKI.

Il faudrait être fou ou aveugle pour ne pas apprécier tous vos mérites. Puis-je vous demander sur quels théâtres vous avez déjà paru?

LA PRINCESSE.

J'en suis à mes débuts.

PODZAMSKI.

A vos débuts!... Et vous venez les faire à Varsovie... Quel rôle avez-vous choisi?

LA PRINCESSE, souriant.

La Donna Incognita.

PODZAMSKI.

Je ne connais pas.

LA PRINCESSE.

C'est une nouvelle partition...

PODZAMSKI.

De quel maître?

LA PRINCESSE.

L'auteur en est lui-même à son premier essai.

PODZAMSKI.

Je le regrette. C'est une double épreuve où la chute du compositeur entraîne parfois le naufrage de ceux qui l'interprètent, et je m'étonne que pour vos débuts vous braviez un tel danger.

LA PRINCESSE.

Il est des circonstances où notre volonté doit céder à des considérations majeures.

PODZAMSKI.

Il faut donc qu'elles soient bien impérieuses!... Mais du moins vous avez à Varsovie quelque ami dévoué pour vous protéger?

LA PRINCESSE.

Personne : je ne suis jamais allée à Varsovie.

PODZAMSKI.

Ce n'est plus du courage alors, c'est de l'audace! (A part.) Il doit y avoir là-dessous quelque mystère... un mari dissipa-

teur ou brutal... ou, qui sait, une amourette, peut-être!... (Haut.) Votre mari ne vous a-t-il donc pas précédée à Varsovie?

LA PRINCESSE, à part.

J'espère qu'il est curieux!... (Haut.) Non, Monsieur.

PODZAMSKI.

Et... personne... personne ne doit vous y rejoindre?

LA PRINCESSE.

Qui donc m'y rejoindrait?... Varsovie manquerait-il d'accompagnateurs?

PODZAMSKI, souriant.

C'est comme on veut l'entendre!... (A part.) Décidément il paraît qu'il n'y a ni mari ni amant... (Haut.) Madame, vous êtes jeune, vous êtes belle...

LA PRINCESSE.

Sont-ce, à vos yeux, des causes d'insuccès?

PODZAMSKI.

Certes non, et pourtant ne croyez pas que de tels avantages écartent tous les obstacles. La beauté suscite l'âpre jalousie de ces comparses qui n'affrontent la rampe que pour mieux exhiber leurs attraits; plus le talent jette d'éclat, plus ardentes sont les cabales de celles dont il éclipse la renommée. L'impresario lui-même, afin d'accaparer à son profit les dons rares de l'artiste, ne lui épargne ni déboires ni traverses.

LA PRINCESSE.

Il y a peut-être du vrai dans vos paroles... je n'y avais pas songé.

PODZAMSKI, à part.

Elle est étonnante de naïveté!... (Haut.) Vous voyez donc bien, Madame, qu'il est indispensable d'avoir près de vous un ami dévoué, prêt à défendre vos intérêts, actif à déjouer les manœuvres de l'envie, et puisque nul jusqu'ici n'est appelé à vous épargner ces mille chagrins...

LA PRINCESSE, souriant.

Vous vous offririez pour me les éviter; est-ce là ce que vous voulez dire?

PODZAMSKI.

Oui, je mettrais tout mon bonheur à vous servir. J'ai des amis à Varsovie, mon influence peut tout aplanir sous vos pas, en vous y accompagnant...

LA PRINCESSE, gaiement.

M'accompagner?... Vous n'y pensez pas.

PODZAMSKI.

Pardon, Madame, j'y pense tout à fait.

LA PRINCESSE.

Et vos occupations... Que dirait le comte Podzamski, monsieur l'intendant?

PODZAMSKI.

Oh! nous sommes dans la morte saison, rien ne s'oppose donc à mon départ, et, croyez-moi, c'est ce qu'il y a de mieux. Je vous servirai d'escorte dans ce pays qui vous est inconnu; tous mes soins, toutes mes préoccupations seront de prévenir vos désirs.

LA PRINCESSE, à part.

Il y tient!... (Haut.) Ce projet est fin, Monsieur, je n'ai besoin de personne, entendez-vous?... de personne...

PODZAMSKI.

Mais, Madame...

LA PRINCESSE.

N'insistez plus... je vous prie.

PODZAMSKI.

Je me soumets, mais pensez-y : souvent le succès se fait longtemps attendre, l'artiste méconnue s'épuise en labeurs incessants, parfois la misère vient l'étreindre... Si jamais de telles épreuves vous étaient réservées...

LA PRINCESSE, à part.

Eh bien! il veut m'offrir de l'argent à présent!.. (Haut.) Rassurez-vous, Monsieur, (Elle ôte son gant et joue avec une bague ornée d'un magnifique diamant.) je n'ai point à craindre le besoin.

PODZAMSKI, à part.

Ce solitaire est à lui seul une réponse!... Pas de mari, pas d'amant... sage.... riche... c'est à y perdre la raison! (Haut.) Madame...

LA PRINCESSE.

Monsieur?

PODZAMSKI.

Vous n'êtes pas une artiste!

LA PRINCESSE, à part.

Me serais-je trahie?... (Haut.) Eh quoi! Monsieur, parce que je refuse de me laisser accompagner par vous,... parce que vos

offres de service, dictées, j'aime à le croire, par un chevaleresque désintéressement, me semblent inacceptables, vous me jugez incapable de chanter la Halka ou le *Verbum nobile* de Monintzko? A ce compte-là, je pourrais aussi bien vous dire : Vous n'êtes pas intendant!

(Elle se lève et passe à droite.)

PODZAMSKI, à part.

Elle ne croit pas dire si vrai! (Haut.) Et pourquoi?...

LA PRINCESSE.

Pourquoi?... Ne parlez-vous pas théâtre en citadin plutôt qu'en campagnard? tout en vous ne dénote-t-il pas l'homme du monde bien plus que le régisseur?

PODZAMSKI, à part.

De la pénétration!... (Haut.) Mais, au nom du ciel, Madame, riche, belle, jeune, charmante comme vous êtes, qui vous pousse dans cette carrière théâtrale si fertile en mécomptes?

LA PRINCESSE.

N'offre-t-elle pas, au contraire mille avantages? N'entend-on pas vanter tous les jours la liberté, l'indépendance, le sans-gêne de la vie des artistes?

PODZAMSKI.

Ah! vous connaissez mal ce dont vous parlez!... Cette indépendance, ce sans-gêne, savez-vous à quel prix ils sont achetés? L'esprit, l'imagination, saturés de situations équivoques cent fois simulées, la modestie sacrifiée, la pudeur émoussée... trouvez-vous, Madame, que ce soit là une trop mince rançon?

LA PRINCESSE.

Non, grand Dieu!... Mais ne comptez-vous pour rien le

bonheur de voir le public suspendu à nos lèvres, de sentir au souffle de notre passion un frémissement électrique agiter mille poitrines, d'imposer, par la seule puissance de notre talent, le rire aux esprits les plus moroses, les larmes aux cœurs les plus desséchés et de recueillir, dans les transports frénétiques d'une foule enthousiaste, la récompense de nos efforts?

PODZAMSKI.

Vous venez de dire, Madame, ce que moi-même j'ai cent fois répété... et pourtant, je ne sais pourquoi, tout se révolte en moi à l'idée qu'une personne comme vous, réunissant tout ce qui captive et entraîne, qu'une personne spirituelle, charmante, faite pour briller dans le monde le plus exquis, placée, enfin, au-dessus des besoins de la vie, aille de gaieté de cœur se jeter dans ce tourbillon fiévreux et fatal de la vie de théâtre!

LA PRINCESSE.

Fatal, dites-vous?

PODZAMSKI, *avec une chaleur croissante.*

Oui, Madame, fatal!... Car, ne vous y trompez pas, les succès, les triomphes suffisent tout au plus à satisfaire pour un temps l'avide désir de renommée qui tourmente notre imagination. Mais vient le jour où, l'âme dévorée par ce besoin d'aimer qui tôt ou tard parle en maître, l'artiste a soif de murmures plus doux que les bravos de la foule. Si alors elle distingue l'un des mille spectateurs qui braquent sur la scène leurs impertinentes lorgnettes, à quelles déceptions ne court-elle pas!... Croyez-le bien, ces passions de théâtre, dont on fait tant de bruit, ne sont, pour la plupart des hommes que des exaltations d'amour-propre. Les bravos du public, voilà leur véritable thermomètre! La femme peut bien y livrer son

âme tout entière, elle ne reçoit en échange qu'un peu d'or et tout au plus l'aumône de quelques paroles passionnées. L'infortunée ne tarde pas à entrevoir le masque dont se revêt l'égoïsme vaniteux de l'élu de son cœur; en vain redouble-t-elle d'efforts pour saisir les traits adorables de l'amour, toujours elle vient se briser contre la glace polie qui n'en reflète que l'image, et bientôt aux paroles enflammées qui résonnent à son oreille son cœur répond avec amertume : Ce n'est pas moi qu'on aime, c'est la femme applaudie!... Est-ce là, Madame, est-ce là le rêve qui vous aurait séduite?

LA PRINCESSE.

Ah! vous ne le supposez pas!...

PODZAMSKI.

Non, certes! car, si j'étais femme, ce n'est pas ainsi que je voudrais être aimée. Loin de moi, dirais-je, ces transports éphémères semblables à l'éclair qui brille sans réchauffer, ou à la foudre qui dévore tout ce qu'elle touche... Je voudrais être aimée pour les trésors que Dieu a déposés dans mon âme et non comme un objet de luxe; je rêverais un amour tendre et passionné, mystérieux dans sa source comme tout ce qui est divin, dévoué jusqu'au sacrifice; un amour qui, loin d'exclure l'estime et le respect, repose sur ce qu'il y a de plus noble dans notre nature, se nourrit d'une douce communauté de sentiments et de vertus et inonde le cœur des joies les plus pures! Le monde n'entre pour rien dans ses sublimes élans, il a foi en lui-même, il est éternel!... Voilà, Madame, l'amour que j'aurais rêvé, le seul amour digne de vous.

LA PRINCESSE, émue, à part.

Quel langage!... Est-ce bien là l'homme qui a écrit la lettre que Louison me lisait tout à l'heure?...

PODZAMSKI.

Ce langage vous étonne, Madame? Sa franchise peut-être vous offense?

LA PRINCESSE.

Au contraire, Monsieur!... vos paroles m'ont profondément touchée... Mais nous voici loin du début de cet entretien; vous me promettiez de faciles succès, maintenant vous détruisez mes illusions. .

PODZAMSKI.

Peut-être ne tiendrait-il qu'à vous de réaliser le rêve dont je viens de parler...

LA PRINCESSE, troublée.

Que voulez-vous dire?

PODZAMSKI.

Que dès l'instant où je vous ai aperçue un trouble inexprimable s'est emparé de moi; que plus je vous contemple, plus j'entends le son enchanteur de votre voix, plus je sens mon cœur envahi par des sentiments inconnus jusqu'à ce jour... que je vous aime, en un mot, de toutes les forces de mon âme!...

(Il lui saisit la main qu'il couvre de baisers.)

SCÈNE XIV.

Les Précédents, LOUISON, puis LOUBACKI.

LOUISON, à la porte du fond.

Par ici, Monsieur, par ici... (Apercevant le comte baisant la main de la princesse.) Non... n'entrez pas!...

PODZAMSKI, s'éloignant vivement à gauche.

Peste soit des importuns!....

LOUISON.

Maintenant, vous pouvez entrer.

LOUBACKI.

Pourquoi, diable! me retenir à la porte? (Apercevant Podzamski.) Ah! Ladislas!... Que me disait-on? que tu étais parti?...

PODZAMSKI, courant à lui.

Quoi!... vous, mon ami!...

LOUBACKI.

Moi-même, en chair et en os...

(Ils s'embrassent.)

LOUISON, à la princesse.

Ai-je été trop longtemps, Madame?

LA PRINCESSE, sortant de sa rêverie.

Ah! c'est toi, Louison... Mais non.

LOUISON, à part.

Bon, le tête-à-tête n'a pas déplu!...

PODZAMSKI, à Loubacki [1].

Je ne puis en croire mes yeux!... vous... vous en Podolie! Par quel miracle?

LOUBACKI.

Cela t'étonne?... et moi bien davantage; en deux mots voici la chose... mais présente-moi d'abord à ces dames.

1. Podzamski, Loubacki, la Princesse, Louison.

PODZAMSKI, à demi-voix à la princesse.

Voici mon incognito dévoilé, Madame ; permettez donc au comte Podzamski (haut) de vous présenter le meilleur ami de son père, monsieur Nestor Loubacki.

LA PRINCESSE, à part.

Ciel !... mon oncle !

PODZAMSKI, à Loubacki.

Madame Lise Pratolino... Mademoiselle Louise de La Vallière...

LOUBACKI, saluant [1].

Mesdames... (A part, remarquant le trouble de la princesse.) Ma présence semble la gêner... (A Podzamski.) Qui sont ces dames ?

PODZAMSKI, embarrassé.

Des... des étrangères, que la grouda a forcées de s'arrêter ici.

LOUBACKI, à part.

On dirait que ma question l'embarrasse... est-ce que par hasard ?... Diable, diable, voilà qui dérangerait tous mes plans... Rompons la glace au plus vite.

PODZAMSKI [2].

Eh bien ! votre retour ?

LOUBACKI.

Voici le fait. Il y a de par le monde deux êtres qui me sont chers, l'un comme un fils ; (A la princesse.) car, quoique son tuteur,

1. Loubacki, Podzamski, la Princesse, Louison.
2. Podzamski, Loubacki, la Princesse, Louison.

Madame, c'est bien plutôt lui qui a veillé sur ma destinée que moi sur la sienne; l'autre comme une fille, car sa mère était ma sœur. La jeune femme, c'est ma nièce, la princesse Lise Kurcewicz; le jeune homme, c'est toi, Ladislas.

(Il lui tend la main.)

PODZAMSKI.

Moi, mais je n'ai rien fait...

LOUBACKI.

Et pourquoi t'en cacher?... crois-tu que j'aie honte des secours que maintes fois tu me fis parvenir pour soulager ma misère? Tu te croyais bien habile à cacher tes bienfaits, mais je l'étais davantage à découvrir leur source, et je suis fier de les proclamer. Dieu soit glorifié! notre jeune Pologne compte toujours de nobles cœurs... et c'est là le gage de notre résurrection nationale!... Oui, Madame, oui, l'enfant au berceau que son père, mourant sous les murs de Varsovie, me recommandait comme son plus cher trésor, m'a entouré, moi pauvre proscrit, d'autant de sollicitude que le meilleur des fils aurait pu le faire.

LA PRINCESSE, avec élan.

Ah! c'est d'un noble cœur!

LOUBACKI.

N'est-ce pas, Madame; et, quant à ma nièce, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu, elle n'a pas cessé, de son côté, de s'intéresser à son vieil oncle...

LA PRINCESSE.

Elle ne faisait que son devoir.

LOUBACKI.

Oui ! mais dans ce monde le devoir est justement ce qu'il y a de plus difficile à bien remplir. Enfin il paraît que mes deux amis, qui ne se sont jamais vus, ont eu une même pensée...

PODZAMSKI, à part.

Que veut-il dire?...

LOUBACKI.

Malgré les intentions clémentes manifestées par l'empereur Alexandre, on me refusait les bénéfices de l'amnistie. Alors tous deux, à l'insu l'un de l'autre et au mien, écrivirent à Pétersbourg. Ni démarches ni argent ne furent épargnés, si bien qu'un beau jour un pli cacheté que je reçus de l'ambassade de Russie m'apprenait que j'étais libre de rentrer en Pologne.

PODZAMSKI.

Je ne nie point les démarches, mais j'ignorais l'heureux succès.

LOUBACKI.

Vous peindre ma joie, mon délire serait impossible; car, voyez-vous, quel que soit le pays où il faut traîner son exil, fût-il le plus noble, le plus chevaleresque, le plus glorieux... les souffrances de l'émigré n'en sont pas moins poignantes!... l'amour de la patrie c'est comme l'amour du fils pour sa mère; quel que soit notre âge, les baisers maternels nous sont précieux, et plus nous vieillissons, plus il nous est doux de nous sentir serrés contre le cœur d'une mère.

LA PRINCESSE.

Et ne pouvoir se jeter dans ses bras!

LOUBACKI.

Mon premier soin fut de remercier Dieu, le second de m'informer à qui j'étais redevable de ma grâce, et en voyant que ces deux nobles cœurs étaient encore une fois les bienfaiteurs de ma vieillesse, je jurai de les en récompenser. Noblesse d'âme, malheurs, jeunesse, beauté, richesse sont leur partage, unissons-les, me suis-je dit, et ma dette sera largement acquittée!... Je t'écrivis, j'écrivis à ma nièce; mais tenez, Madame, c'est cruel à dire, ni l'un ni l'autre ne me répondirent. Je ne leur avais pourtant pas parlé de mon amnistie, je voulais leur procurer la joie de m'annoncer la grâce qu'ils avaient obtenue, et je me disais que ni lui ni elle ne résisterait à l'attrait d'un voyage à Paris; je me suis trompé! Bientôt je perdis patience, je partis; je voyageai comme un jeune homme, jour et nuit, tant j'avais hâte de revoir enfin ma chère Pologne, et me promettant bien qu'aussitôt arrivé j'aviserais à réunir mes deux jeunes gens.

LOUISON, à part[1].

En voilà un qui n'aura pas loin à aller, par exemple!

(Elle passe à gauche.)

LOUBACKI.

Que penses-tu de mon projet, Ladislas?

PODZAMSKI, embarrassé.

Certainement... je suis très-touché, mon cher Nestor, de votre intérêt... mais nous aurons le temps de parler de cela plus tard... rien ne presse.

1. Louison, Podzamski, Loubacki, la Princesse.

LOUBACKI.

Comment, rien ne presse!... mais je me fais vieux, moi; je l'ai bien senti quand, ma voiture ne pouvant plus avancer grâce à cette maudite grouda, j'ai dû parcourir à pied les six werstes qui me séparaient de ton château; et je suis d'avis que les choses raisonnables et bonnes sont toujours pressées. Aussi ne suis-je rentré dans le pays par cette frontière que pour t'emmener avec moi chez ma nièce.

PODZAMSKI.

Ah! vous me donnerez bien le temps d'y réfléchir; le mariage est chose qui en vaut la peine!...

LOUBACKI.

Et que fais-tu donc depuis deux mois que je t'ai écrit à ce sujet?... Voyons... pourquoi cet air contraint, embarrassé?...

PODZAMSKI.

Je ne connais pas la princesse Kurcewicz, et...

LOUBACKI.

Tu crains qu'elle ne te plaise pas?... Rassure-toi; une femme charmante! Je ne te parle pas seulement de ses qualités, de ses vertus, mais charmante de figure, de grâce, d'expression. Je ne l'ai jamais vue, c'est vrai, mais tout le monde prétend qu'elle a des yeux d'un bleu céleste, une taille de sylphe, des cheveux splendides, une expression de bonté, de naturel, de gaieté qui lui gagne tous les cœurs... Eh! mon Dieu, tiens! une personne dans le genre de madame!

(Il désigne la princesse.)

PODZAMSKI.

Plût au ciel !

LA PRINCESSE.

Monsieur...

LOUBACKI.

Mais en mieux... en beaucoup mieux !

LOUISON, riant.

Ah ! ah ! ah ! vraiment ? Ah ! ah ! ah !

LOUBACKI, à part.

Qu'a-t-elle donc à rire, celle-là ? (A Podzamski.) Eh bien ! que me répondras-tu maintenant ?

PODZAMSKI.

J'aurais préféré traiter cette question seul avec vous ; mais puisque vous exigez une réponse immédiate, (Prenant sur le bureau la lettre qu'il a écrite.) tenez, mon cher Nestor, voici celle que je vous adressais ce matin même sur ce sujet... Lisez-la.

LOUBACKI, prenant la lettre à la princesse.

Vous permettez, Madame ?

LA PRINCESSE.

Je vous en prie, Monsieur. (A part.) Pauvre oncle, comme il tient à ce mariage !

PODZAMSKI, bas à Louison.

Mademoiselle, figurez-vous, pour un instant, que vous jouez un de vos rôles de soubrette.

LOUISON, de même.

Monsieur, c'est un emploi dont je ne me dépars jamais.

PODZAMSKI.

Eh bien! voici cinquante roubles, ce billet est à vous pour un seul mot de réponse. Votre compagne est-elle mariée?

LOUISON, prenant le billet.

Pis que cela.

PODZAMSKI, même jeu.

Que voulez-vous dire?

LOUISON, même jeu.

Vous avez dit: Pour un seul mot.

PODZAMSKI, même jeu.

C'est juste! En voici cent pour un second.

LOUISON, d'un ton tragique.

Elle est veuve!...

PODZAMSKI.

Veuve!... Ah!... Et nul...

(Fouillant sa poche.)

LOUISON.

Oh! cette fois, la réponse est payée d'avance; je suis une honnête fille!... Non, personne jamais n'a occupé sa pensée.

PODZAMSKI, avec joie.

Il serait possible !...

LOUBACKI, à Podzamski.

Ainsi, tu repousses toute idée de mariage ?

PODZAMSKI.

Moi ?... mais du tout !...

LOUBACKI.

Ainsi, il serait vrai... Ce titre de veuve te fait horreur ?

PODZAMSKI.

Mais au contraire !... Une veuve, c'est l'idéal !... une compagne qui, connaissant les aspérités de la route, sait mieux s'en garantir, une femme dont le choix libre, spontané, guidé par l'expérience, est mille fois plus flatteur pour l'homme auquel elle confie sa destinée !

LA PRINCESSE, à part.

Que dit-il ?...

LOUISON, à part.

J'espère que ma maîtresse lui a fait faire du chemin en une heure !...

LOUBACKI.

Je ne te comprends plus !... Tu retorques successivement les raisons sur lesquelles ta lettre motive ton refus !...

LOUISON.

Monsieur le comte craint peut-être de ne pas plaire à votre nièce.

PODZAMSKI.

Justement, c'est là le motif... Je ne plairais pas à la princesse, et dès lors...

LOUBACKI, à Louison.

Et pourquoi ne lui plairait-il pas, je vous prie?... N'est-il pas bon gentilhomme?... N'a-t-il pas toutes les qualités qui font aimer et respecter un mari? (A Podzamski.) Et, sans te faire de sots compliments, trouve-t-on beaucoup de cavaliers aussi bien tournés que toi?... Tiens, (Se tournant vers la princesse.) je m'en rapporte à Madame.

LA PRINCESSE.

Permettez que je me récuse sur un pareil sujet!...

LOUBACKI.

Et pourquoi? Les femmes ne sont-elles pas les meilleurs juges dans ces sortes de choses? Et puisqu'il ne s'agit pas de vous ici, pourquoi ne diriez-vous pas franchement votre opinion?... A moins pourtant qu'elle ne lui soit pas favorable!...

LA PRINCESSE, vivement.

Bien loin de là! au contraire!...

PODZAMSKI, allant vivement à elle.

Serait-il vrai?...

LOUBACKI, étonné, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?.. La voilà toute confuse!...

PODZAMSKI, à la princesse, à part.

De grâce! répondez, Madame! Si réellement vous ne me jugez pas indigne d'inspirer quelque affection, j'oserais...

LA PRINCESSE, même jeu.

Aller chez la princesse?

PODZAMSKI, même jeu.

Non, mais rester à vos côtés et vous dire : Vous êtes libre, vous êtes veuve (Mouvement de surprise de la princesse.), je le sais; si les succès et les triomphes du théâtre n'ont pas pour vous un attrait irrésistible... acceptez la main que je vous offre, et consentez à partager ma vie?...

LA PRINCESSE, très-émue.

Quoi! à la femme riche, belle, titrée, vous préféreriez une pauvre chanteuse à peine entrevue, et que le hasard seul a poussée sur votre route?

PODZAMSKI.

Dites : que Dieu a conduite sous mon toit pour me révéler le plus tendre, le plus ardent, le plus délicieux des sentiments!.,. l'amour!...

LA PRINCESSE.

Et si je refusais?...

PODZAMSKI.

Si vous refusiez!... je me dirais que nulle femme désormais ne franchirait plus le seuil où je vous ai connue... je fuirais pour toujours des lieux que je ne saurais plus revoir sans une amère douleur!... Et maintenant, Madame, prononcez... dois-je partir?... dois-je rester?...

LA PRINCESSE, lui tendant la main.

Restez!...

PODZAMSKI.

Ah! soyez bénie!...

LOUBACKI, à Louison.

Ah çà! qu'y a-t-il donc?... Ils paraissent tous deux bien émus.

LOUISON.

Il y a, Monsieur, que votre voyage a pleinement réussi, et que le comte Podzamski épouse votre nièce, la princesse Lise Kurcewicz.

LOUBACKI.

Vous moquez-vous?

LA PRINCESSE, allant à Loubacki [1].

Non, mon cher oncle, je ne saurais feindre plus longtemps.

1. Louison, Loubacki, la Princesse, Podzamski.

PODZAMSKI.

Qu'entends-je !

LOUBACKI.

Quoi !...

LA PRINCESSE.

Oui, la chanteuse Lise Pratolino n'est autre que cette nièce à laquelle vous portez un si tendre intérêt.

LOUBACKI, l'embrassant.

Vrai !... je ne m'étonne plus si quelque chose me disait là (Se frappant le cœur.) qu'elle devait te ressembler !...

LOUISON.

Oh ! vous disiez en mieux, en beaucoup mieux...

LOUBACKI.

Méchante !... est-ce possible ?...

LA PRINCESSE, à Podzamski.

Et vous, Monsieur le comte, me pardonnerez-vous si, forcée de m'arrêter dans votre demeure et craignant les fausses interprétations, je n'ai pas osé démentir cette folle de Louison, surprenant ainsi votre bonne foi et l'offre de votre main ?

PODZAMSKI.

Pour vous faire pardonner, Madame, il suffirait de...

LA PRINCESSE.

Achevez... de?...

PODZAMSKI.

De laisser votre main dans la mienne?...

LA PRINCESSE, la lui donnant.

Ah! vous ne la méritez que trop!... n'est-ce pas, mon oncle?...

LOUISON.

Monsieur le comte, j'ai une restitution à vous faire... cet argent...

PODZAMSKI.

Non pas, mon enfant, c'est mon cadeau de noces.

LOUBACKI.

Dieu soit loué! j'ai surmonté tous les obstacles!...

LOUISON.

Oui, mais avouez que vous avez eu une complice sur laquelle vous ne comptiez guère!

LOUBACKI.

Laquelle?

LOUISON.

Cette pauvre grouda que chacun accablait ce matin de malédictions.

LOUBACKI.

Elle a raison, mais qu'est-ce que cela prouve? La vérité du proverbe : A quelque chose malheur est bon.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.